



Objectifs: Etre capable d'effectuer une recherche sur internet et de dégager plusieurs informations (contexte historique, source...)

Etre capable de réinvestir des notions déjà vu dans les séances précédentes, champs lexicaux, interprétations du texte.

Répondre à la problématique.

Feuille d'activités:

Problématique :

Cette nouvelle, La Rédaction, est-elle une nouvelle argumentative ?

(L'auteur défend-il une idée ? Si oui quelle est-elle ?)

I/ Le contexte historique de la nouvelle.7pts

- 1/ Dans quel pays se passe cette nouvelle ? (1pt)
- 2/ Sur quel continent est situé ce pays ? (1pt)
- 3/ Qui est Pinochet (rappelez ses dates de naissance et de décès, les dates pendant lesquels il a été au pouvoir et une loi marquante dont il est à l'origine) ? (2pts)
- 4/ Que signifie le fascisme ? A quel régime politique donne-t-il lieu (posez vous la question est-on libre dans ce système politique) ? (2pts)
- 6/ Qui est actuellement au pouvoir au Chili aujourd'hui ? (1pt)

II/ La nouvelle.9pts

- 1/ Comment s'appelle le personnage principal de cette histoire ? (1pt)
- 2/ En trois phrases maximum faites en une rapide présentation (trait de caractère, âge ...). (2pts)
- 3/ Pourquoi le père de Daniel a-t-il été arrêté ? (1pt)
- 4/ A votre avis et après avoir considéré le contexte historique, pourquoi le militaire veut-il que ces enfants réalisent une rédaction sur leur milieu familial ? (2pts)
- 5/ Citez une phrase du texte qui montre que Pedro malgré son âge a bien compris la situation politique de son pays. (1pt)
- 6/ La famille soutient-elle le régime ? Et l'auteur selon vous ? Justifiez votre réponse. (2pts)

III/ Réponse à la problématique.4pts

Répondez à la problématique de l'activité en trois phrases.

Le jour de son anniversaire, on offrit à Pedro un ballon. Pedro protesta parce qu'il en voulait un en cuir blanc, avec des parements (1) noirs, comme ceux dans lesquels tapaient les footballeurs professionnels. Par contre, celui-ci, en plastique jaune, lui paraissait trop léger.

« *On veut mettre un but de la tête et il s'envole. On dirait un oiseau tellement c'est une plume. - C'est mieux -* lui dit son père, *- comme ça tu ne t'assommeras pas.* »

Et il lui fit de la main le geste de se taire parce qu'il voulait écouter la radio. Au cours des derniers mois, les rues de Santiago s'étaient remplies de militaires. Pedro avait remarqué que tous les soirs son papa s'asseyait dans son fauteuil favori, sortait l'antenne de son appareil vert et écoutait attentivement des nouvelles qui arrivaient de très loin. Parfois venaient des amis de son père qui fumaient comme des cheminées et qui, après, s'étendaient sur le sol et approchaient leur oreille du récepteur comme si on allait leur distribuer des friandises par les trous.

Pedro demanda à sa mère :

« *Pourquoi écoutent-ils toujours cette radio pleine de bruits ?* »

- *Parce que ce qu'elle dit est intéressant.*
- *Qu'est-ce qu'elle dit ?*
- *Des choses sur nous, sur notre pays.*
- *Quelles choses ?*
- *Ce qui se passe.*
- *Et pourquoi on l'entend si mal ?*
- *Parce que la voix vient de très loin.* »

Et Pedro pointait un oeil ensommeillé, pour essayer de deviner à travers quel versant de la Cordillère (2) découpé par sa fenêtre pouvait se faufiler la voix de la radio.

En octobre, Pedro participa à de grands matches de football dans le quartier. Il jouait dans une rue avec beaucoup d'arbres, et courir sous leur ombrage au printemps était presque aussi agréable que de nager dans le fleuve en été. Pedro avait l'impression que les feuilles murmurantes étaient l'énorme tribune d'un stade couvert qui l'ovationnait (3) quand il recevait une passe précise de Daniel, le fils de l'épicier, et qu'il s'infiltrait comme Simonsen au milieu des échaldas de la défense pour marquer le but.

Un jour, Pedro descendit à toute allure sur l'aile droite, là où aurait dû se trouver le poteau de corner si on avait été sur un terrain réglementaire et pas dans la rue en terre battue du quartier. Quand il arriva devant Daniel, il fit semblant d'avancer avec une feinte de corps, il garda le ballon dans ses pieds, le fit passer par dessus Daniel, affalé dans la boue, et il le poussa doucement entre les pierres qui délimitaient le but. « *But !* », cria Pedro, et il courut vers le centre du terrain pour y attendre les félicitations de ses équipiers. Mais cette fois personne ne bougea. Ils restaient tous cloués à regarder vers l'épicerie. Quelques fenêtres s'ouvrirent et des yeux apparurent dans l'encoignure, comme si un magicien célèbre ou le cirque des aigles humains avec ses éléphants danseurs était arrivé. Des portes, en revanche, s'étaient refermées, claquées par une rafale de vent soudaine. Alors Pedro vit que deux hommes entraînaient le père de Daniel, tandis qu'un groupe de soldats pointaient leurs mitraillettes sur lui. Quand Daniel voulut s'approcher, un des hommes le retint en lui mettant la main sur la poitrine.

« *Du calme* », lui cria-t-il.

L'épicier regarda son fils et lui parla tout doucement.

« *Occupe-toi bien de la boutique.* »

Alors que les hommes le poussaient vers la jeep, le père voulut porter la main à sa poche et aussitôt un soldat leva sa mitraillette :

« *Attention !* »

- *Je voulais donner la clé à mon fils,* dit l'épicier.

- *C'est moi qui le ferai* », dit l'un des hommes en lui prenant le coude. Il palpa le pantalon du détenu et, là où se produisit un bruit métallique, il plongea la main et ressortit les clés. Daniel les attrapa au vol. La jeep démarra et les mères se précipitèrent dans les allées, prirent leurs enfants par la peau du cou et les rentrèrent dans les maisons. Pedro resta près de Daniel au milieu de la poussière soulevée par le départ de la jeep.

« *Pourquoi ils l'ont emmené ?* », demanda-t-il.

- *Mon papa est de gauche,* dit Daniel en enfonçant les mains dans ses poches et en serrant les clés dans son poing.

- *Qu'est-ce que ça veut dire ?*

- *Qu'il est antifasciste.* »

Pedro avait entendu ce mot-là les soirs où son père avait l'oreille collée à la radio verte, mais il ne savait pas encore ce qu'il signifiait et, en plus, il avait du mal à le prononcer. Le « f » et le « s » lui dansaient sur la langue et en les prononçant, un soc plein d'air et de salive lui sortait de la bouche.

Pedro rentra chez lui en tapant dans son ballon, et comme il n'y avait personne avec qui jouer dans la rue, il courut jusqu'au coin opposé pour attendre son père qui rentrait en autobus du travail. Quand il arriva, Pedro passa ses bras autour de la taille de son père, car il ne pouvait pas aller plus haut, et son père se pencha pour l'embrasser. Il sentit que la main de son père lui prenait la tête et la pressait tendrement contre son pantalon.

« *Des soldats sont venus et ils ont arrêté le papa de Daniel.* »

- *Oui, je le sais,* dit le père.

- *Comment tu le sais ?*

- *On m'a prévenu par téléphone.*

- *Daniel s'est retrouvé à la tête du magasin. Il se pourrait bien que maintenant il ne fasse plus payer les bonbons.*

- *Ça m'étonnerait.*

- *On l'a emmené en jeep. Comme celles qu'on voit dans les films. Tu crois qu'on va le voir à la télé ?*

- *Qui ?*, dit le père.

- *Don Daniel.*

- *Non.* »

Le soir ils finirent tous les trois de dîner en silence et Pedro alla mettre son pyjama qui était orange avec des tas de dessins d'oiseaux et de lapins. Quand il revint, son père et sa mère étaient enlacés sur le canapé, l'oreille collée à la radio qui émettait des sons bizarres, encore plus confus aujourd'hui que le volume était réduit. Avant même que son père n'ait eu le temps de porter un doigt à sa bouche pour lui indiquer de se taire, Pedro demanda rapidement :

« *Papa, tu es de gauche ?* »

Le père regarda son fils, puis sa femme, et tous les deux tournèrent leur regard vers lui. Ensuite il abaissa et leva lentement la tête pour acquiescer.

« *Toi aussi on va t'arrêter ?* »

- *Non,* dit le père.

- *Comment tu le sais ?*

- *C'est toi qui me portes bonheur* », sourit le père.

Pedro s'appuya contre la porte, tout heureux qu'on ne l'envoie pas se coucher directement comme d'autres fois. Il prêta attention à la radio et il essaya de comprendre ce qui pouvait bien attirer ses parents et leurs amis tous les soirs. Lorsque la voix à la radio dit : « *la junte fasciste* » (4), Pedro sentit que toutes les choses qui se baladaient dans sa tête se réunissaient comme dans ce jeu de puzzle où, morceau par morceau, on assemblait la figure d'un voilier.

Le lendemain, Pedro avala deux tartines avec de la confiture, risqua un doigt dans le lavabo, enleva ce qu'il avait au coin des yeux et partit ventre à terre vers le collège pour éviter qu'on lui marque encore un retard. La cloche n'avait pas encore, ding, dong, fini de sonner que la maîtresse entra

toute raide, accompagnée par un monsieur en uniforme, avec une médaille sur la poitrine longue comme une carotte, des moustaches grises et des lunettes plus noires que la crasse aux genoux.

« *Debout les enfants et tenez-vous bien droits* », dit la maîtresse.

Les élèves se levèrent et attendirent le discours du militaire qui souriait avec ses moustaches en brosse à dents sous les lunettes noires.

« *Bonjour petits amis, dit-il. Je suis le capitaine Romo, et je viens de la part du gouvernement, c'est-à-dire du général Pinochet, de l'amiral Merino, du général Leigh et de César Mendoza, pour inviter toutes les classes de ce collège à écrire une rédaction. Celui qui écrira la plus jolie de toutes recevra, de la propre main du général Pinochet, une médaille en or et un ruban comme celui-ci aux couleurs du drapeau chilien.* »

Il mit les mains derrière son dos, écarta les jambes en sautant et redressa le cou en levant un peu le menton. « *Attention ! Assis !* » Les enfants obéirent par frottement, comme s'ils n'avaient pas de mains.

« *Bien, dit le militaire, présentez cahiers... Cahiers prêts ? Bien ! Présentez crayons. . . Crayons prêts ? Notez ! Titre de la rédaction : "Ce que fait ma famille le soir. "... Compris ? C'est-à-dire ce que vous faites vous et vos parents quand vous rentrez du collège et du travail. Les amis qui viennent. De quoi ils parlent. Leurs commentaires quand ils regardent la télé. Tout ce qui vous passe librement par la tête en toute liberté. D'accord ? Un, deux, trois, on commence.* »

Les enfants s'enfoncèrent le crayon dans la bouche et commencèrent à fixer le plafond pour voir si par un trou le petit oiseau de l'inspiration venait se poser sur eux. Pedro suçait et resuçait son crayon, mais il n'en tira pas un seul mot. Il se gratta le nez et colla sous la table ce qu'il en avait extrait par hasard. Leiva, son camarade de banc, se rongea les ongles un à un. Le capitaine s'approcha dans l'allée et Pedro put voir à quelques centimètres la dure boucle dorée de son ceinturon.

« *Et vous, vous ne travaillez pas ?*

- *Si, monsieur* », répondit Leiva, et à toute vitesse il fronça les sourcils, pointa la langue entre les dents et traça un grand "A" pour commencer la rédaction. Quand le capitaine regarda le tableau et s'installa pour bavarder tout doucement avec la maîtresse, Pedro lorgna vers la feuille de Leiva :

« *Qu'est-ce que tu vas mettre ?*

- *N'importe quoi. Et toi ?*

- *Je n'en sais rien.*

- *Qu'est-ce qu'ils ont fait tes parents hier ?*

- *Comme d'habitude. Ils sont arrivés, ils ont mangé, ils ont écouté la radio et ils se sont couchés.*

- *Ma maman aussi.*

- *La mienne s'est mise à pleurer d'un seul coup.*

- *Les femmes, ça pleure tout le temps. T'as remarqué ?*

- *Moi, j'essaie de ne jamais pleurer. Il y a presque un an que je n'ai pas pleuré.*

- *Et si je te casse la gueule ?*

- *Pour quoi faire, puisque tu es mon copain ?*

- *Ça c'est vrai.* »

Pedro mouilla la mine de son crayon avec un peu de salive, soupira profondément et écrivit d'un seul jet le texte suivant :

« *Quand mon papa revient du travail, je vais l'attendre au bus. Parfois ma maman est à la maison et quand mon papa arrive elle lui dit salut mon petit comment ça a marché aujourd'hui ? Bien lui dit mon papa et toi comment ça a marché. On fait pour le mieux lui dit maman. Ensuite je sors jouer au football et j'aime jouer à marquer des buts de la tête. Daniel aime jouer goal et moi je le rends dingue parce qu'il ne peut pas bloquer quand je shoote. Ensuite ma mère vient et elle me dit viens manger Pedro et moi je mange de tout sauf des haricots car je ne peux pas les avaler. Ensuite mon papa*

et ma maman s'asseyent sur le canapé du living et ils jouent aux échecs et moi je fais mes devoirs. Plus tard nous allons tous au lit et moi je m'amuse à leur faire des chatouilles aux pieds. Et après après après je peux rien raconter car je m'endors. »

Signé :

Pedro Malbran.

P.-S. : - Si on me donne un prix pour la rédaction j'espère que ça sera un ballon de football mais pas en plastique.

Une semaine passa, pendant laquelle un arbre s'écroula de vieillesse dans le quartier, un gamin eut sa bicyclette volée, l'éboueur resta cinq jours sans passer et les mouches se cognaient dans les yeux des gens et leur rentraient même dans le nez, Gustavo Martinez, de la maison d'en face, se maria et l'on distribua des parts de tarte comme ça aux voisins, la jeep revint et l'on emmena le professeur Manuel Pedraza, le curé ne voulut pas dire la messe dimanche, le Colo Colo gagna un match international par une avalanche de buts, en travers du mur blanc de l'école apparut une inscription en rouge : « *Résistance.* » Daniel se remit à jouer au foot, le prix des glaces augmenta, et, quand Mathilde Shepp eut huit ans, elle demanda à Pedro de l'embrasser sur la bouche : « *T'es pas un peu dingue* », lui dit ce dernier.

Après cette semaine-là, une autre passa, et, un jour, le militaire revint dans la classe avec les bras chargés de papier, un paquet de bonbons et un calendrier avec la photo d'un général.

« *Chers petits amis, dit-il à la classe. Vous avez fait de très jolies rédactions, qui nous ont beaucoup amusés, nous, les militaires, et au nom de mes collègues et du général Pinochet, je dois vous féliciter très sincèrement. Ce n'est certainement pas votre classe mais une autre qui a gagné la médaille. Mais pour vous récompenser de vos sympathiques efforts, je vais vous remettre à chacun un bonbon, la rédaction notée et ce calendrier avec la photo du héros.* »

Pedro mangea le bonbon dans le bus celui qui le ramenait chez lui. Il attendit au coin de la rue le retour de son père et, plus tard, il posa la rédaction sur la table du dîner. En bas, le capitaine avait écrit à l'encre verte : « *Bravo ! Je te félicite !* » Avalant les cuillerées de soupe d'une main et, de l'autre, se grattant le nombril, Pedro attendit que son père eut fini de la lire. L'homme passa la rédaction à la mère et la regarda sans rien dire. Il attaqua son assiette jusqu'à ce qu'il l'eut nettoyée du dernier vermicelle, mais sans quitter sa femme des yeux. Alors elle leva le regard de la feuille et sur son visage apparut une sourire rayonnant comme un fruit. Sourire qui se communiqua immédiatement au père :

« *Bon, dit-il. Il va falloir acheter un échiquier* »

« *La Rédaction* », **Antonio Skarmeta**, traduit de l'espagnol par Claude Fell, Le Monde, 28 décembre 1980.

Vocabulaire :

1. *Des parements* : des décorations.
2. *La Cordillère* : chaîne de montagnes.
3. *Ovationnait* : acclamait.
4. *Junte fasciste* : conseil politique ou administratif au Portugal, en Espagne ou en Amérique latine.